

*Christine Queffelec*

Université Lumière Lyon 2

**LES LETTRES DE FLAUBERT À M<sup>lle</sup> LEROYER DE CHANTEPIE:  
LES RAISONS D'UNE CORRESPONDANCE**

Une femme de cinquante-six ans, obscur écrivain de province, célibataire et victime d'angoisses obsessionnelles, bouleversée par la lecture de *Madame Bovary*, écrit à l'auteur pour lui dire son émotion et son admiration. C'est le début d'une longue et étonnante correspondance entre M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie et Flaubert. Quoique souvent citée en raison des nombreuses considérations littéraires que l'on y trouve, cette correspondance n'a pas fait l'objet d'études spécifiques, bien que M. Reid et A. Schweiger lui consacrent plusieurs pages dans leur ouvrage respectif<sup>1</sup>.

Le caractère insolite de ce dialogue prolongé avec une inconnue qui de lettre en lettre ressasse les mêmes plaintes, les mêmes inquiétudes, pique la curiosité. On aimerait surprendre les raisons qui ont poussé Flaubert à poursuivre l'échange, beaucoup plus enrichissant pour la demoiselle que pour lui. Correspondre avec un écrivain ne pouvait que flatter la vanité de cette provinciale qui se sentait ainsi confirmée dans son propre statut d'auteur et espérait aussi sans doute quelque appui dans sa propre carrière littéraire puisqu'elle demandait parfois à Flaubert de lui placer des articles, mais l'essentiel pour elle résidait certainement dans la possibilité de s'épancher que lui offrait le romancier, dans les mots de tendresse qu'il lui adressait, dans l'illusion d'être un peu aimée. Pourquoi Flaubert est-il entré dans son jeu? Pourquoi, lui, qui se dit toujours accablé de travail, a-t-il répondu? Est-ce par pure générosité, par pitié, sur les instances de George Sand, peut-être, qui écrivait depuis longtemps à cette dame, ou bien trouvait-il un

---

<sup>1</sup> Cf. M. Reid, *Flaubert correspondant*, Paris, S.E.D.E.S., 1995, p. 61-80 et A. Schweiger, *Les Lettres de G. Flaubert ou la littérature en question*, Thèse, Paris VII, 1988 (sur microfiches), p. 297. Cf. aussi V. Kaufmann, «Relations épistolaires», *Poétique*, nov. 1986, p. 406.

réel intérêt à ce dialogue? Une étude de l'évolution de la correspondance à travers les années aidera dans un premier temps à évaluer sa motivation. Ensuite, une analyse du ton des lettres et des thèmes abordés permettra de deviner certains des plaisirs qu'il tirait tant de la lecture des lettres que de la rédaction des réponses.

Comme le rappelle M. Reid, la correspondance s'est étalée sur 20 ans, puisque la première lettre de Mlle de Chantepie date de décembre 1856 tandis que la dernière lettre de Flaubert, consacrée au décès de George Sand, a été envoyée en juin 1876. Si l'on s'en tenait à cette indication de durée, sans prendre en considération la périodicité des lettres, on pourrait surestimer la place que cette originale demoiselle tenait dans l'esprit de Flaubert. Si l'échange est intense dans les deux ou trois premières années, le nombre et la longueur des lettres décroissent très rapidement et l'épistolière doit souvent écrire deux fois avant d'obtenir une réponse, ce qui laisse supposer une certaine lassitude de Flaubert. De 9 lettres écrites par le romancier en 1857, on passe à 6 en 1858, puis 4 en 1859. De 1860 à 1863 il n'adresse plus que deux à trois lettres par an à son admiratrice, et seulement 1 ou 2 de 1864 à 1867. Les cinq lettres de 1868 ne témoignent d'aucun regain d'intérêt mais lui sont imposées par une demande d'intervention de Mlle Leroyer de Chantepie. Il refuse et, victime des reproches de sa correspondante, il doit se justifier. A partir de cet incident, les relations se refroidissent considérablement et dans les huit dernières années de l'échange, Flaubert n'enverra que trois lettres à sa lectrice, deux d'entre elles étant de pure convenance, puisqu'il s'agit d'un mot de remerciement et d'une lettre de condoléances. La correspondance n'a donc été régulière et chaleureuse que pendant dix ans et Flaubert semble y avoir surtout pris plaisir dans les deux ou trois premières années où il répond avec sollicitude et diligence. L'enthousiasme qu'il manifeste au cours de l'année 1857 peut faire également illusion. Il n'a pas été séduit d'emblée par les lettres de Mlle de Chantepie. Il lui faut deux mois pour la remercier de sa première lettre en termes courtois mais convenus. Qu'il évoque sa *charmante lettre*, lui demande, en termes cérémonieux, de l'autoriser à lui adresser son livre ou dise son impatience de recevoir ses œuvres à elle, il ne fait qu'acte de politesse et donne l'impression de remplir un devoir imposé par sa nouvelle célébrité. Il est évident qu'il pense en rester là et l'on comprend que rien dans la première lettre de la lectrice de *Madame Bovary* ne lui ait donné envie d'instaurer un dialogue. Elle y révèle une conception de la littérature totalement étrangère à celle du romancier dont elle n'a pas compris les intentions. Insensible au travail artistique, à la composition savante de l'œuvre, au style, elle y perçoit une simple copie de la réalité, confond vie et art. Elle le félicite d'avoir «écrit un chef d'œuvre de naturel et de vérité», évoque la «pauvre dame Bovary» comme s'il s'agissait d'une femme réelle,

se refuse à envisager la part d'imagination créatrice: «Non, cette femme a existé, vous avez dû assister, à sa vie, à sa mort, à ses souffrances». Elle trouve plaisir à s'identifier à l'héroïne, à s'abandonner à ses émotions. L'œuvre est excellente puisqu'elle a «pleuré!»<sup>2</sup>

On comprend le laconisme de la réponse du romancier qui a dû juger inutile d'expliquer ses intentions à une lectrice si imperméable à ses principes.

Mlle de Chantepie, en revanche, loin d'être découragée par la politesse distante du billet, s'exalte à sa réception, remercie chaleureusement, récidive, répond par de nouvelles considérations sur Madame Bovary qu'elle paraphrase avec toutefois une sensibilité psychologique indéniable. Malheureusement, elle persiste dans ses erreurs: «je suis persuadée que cette histoire est vraie» répète-t-elle, et elle est même convaincue que l'auteur y a mis «ses sentiments», elle ne conçoit pas d'autre source d'inspiration que le cœur. Se comparant ensuite à l'héroïne, elle évoque l'étroitesse et la monotonie de sa propre vie sur un ton mélancolique qui n'est pas sans rappeler *Novembre*<sup>3</sup>.

Une erreur d'acheminement du courrier explique le silence de Flaubert. Elle écrit une nouvelle fois et l'écrivain, enfin touché, s'empresse de répondre. Le ton n'est plus le même. Si la lettre s'ouvre encore sur un respectueux «Madame», la formule conclusive est presque tendre. Elle lui a envoyé son portrait, il la remercie de l'«Image» et ajoute: «Elle sera encadrée et suspendue entre des figures chéries. J'arrête un compliment qui me vient au bout de la plume et je vous prie de me croire votre collègue affectionné»<sup>4</sup>. Les phrases échappent au conformisme rigide du style du premier billet. Le rythme en est alerte, on retrouve les conjonctions de coordination en début de phrase dont le romancier est coutumier dans sa correspondance et qui miment le langage parlé, relancent la parole, des exclamatives, une tournure nominale, procédés typiques des lettres aux amis. Il ne semble cependant guère pressé de lire les œuvres de ce nouveau confrère. Alors qu'il «dévore», «d'un bout à l'autre» ou «lit d'une traite» les ouvrages qui lui sont envoyés par des écrivains célèbres, il promet qu'il «v[a] lire [ses] trois volumes lentement, attentivement» mais se dit «empêché pour le moment» par son travail... Il n'évoque encore sa vie que de façon cursive à l'aide d'antithèses humoristiques et brosse de lui un portrait caricatural qui le masque plus qu'il ne le dévoile: «j'ai trente-cinq ans, je suis haut de cinq pieds huit pouces, j'ai des épaules de portefaix, et une irritabilité nerveuse de petite maîtresse. Je suis célibataire et solitaire». Il n'en reste pas moins qu'on est loin de la froide impersonnalité du premier mot.

<sup>2</sup> G. Flaubert, *Correspondance*, Mlle Leroyer de Chantepie, 18 déc. 1856, t. 2, p. 654-655.

<sup>3</sup> *Ibidem*, 26 févr. 1857, t. 2, p. 684-685.

<sup>4</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 mars 1857, t. 2, p. 692.

Toutefois c'est la lettre suivante de Mlle de Chantepie, celle du 28 mars 1857, qui va provoquer le véritable choc, changer la nature des liens entre les deux épistoliers et faire naître chez Flaubert le désir d'approfondir le dialogue et de l'installer dans la durée. La réponse instantanée de Flaubert, la longueur inhabituelle de la lettre, l'accumulation des intensifs dans la première phrase témoignent de la violence de l'émotion: «Votre lettre est si honnête, si vraie et si intense; elle m'a enfin tellement ému, que je ne puis me retenir d'y répondre immédiatement»<sup>5</sup>. A la fin de 1858, il se rappelle encore le bonheur qu'il puisait dans les confidences de la demoiselle: «Vous ne sauriez croire l'émerveillement sentimental que m'ont causé vos premières lettres»<sup>6</sup>. Il faut donc s'interroger sur ce qui, dans cette lettre, a pu particulièrement toucher Flaubert. Dans sa réponse, il commence par se réjouir de l'âge de sa correspondante. Il se sent soulagé. Il ne peut être question entre eux de séduction, ils sont à égalité, parlent entre confrères, et il n'a pas à craindre que la dame aliène sa liberté de créateur: «nous causerons ensemble comme deux hommes», lui annonce-t-il. Il sait maintenant qu'il peut écrire sans risque d'être pris au piège mais ce n'est pas une raison suffisante pour avoir envie de prolonger la conversation.

Le paragraphe suivant paraît plus révélateur, Flaubert revient sur la comparaison que «la vieille fille», ainsi qu'elle se désigne elle-même, établit entre sa personnalité et celle de Madame Bovary pour nier la ressemblance à l'avantage de sa correspondante et il introduit alors dans son argumentation une rupture logique riche de sous-entendus:

Et puis ne vous comparez pas à la Bovary. Vous n'y ressemblez guère. Elle valait moins que vous comme tête et comme cœur; c'est une nature quelque peu perverse, une femme de fausse poésie et de faux sentiments. Mais l'idée première que j'avais eue était d'en faire une vierge, vivant au milieu de la province, vieillissant dans le chagrin et arrivant aux derniers états du mysticisme et de la passion rêvée<sup>7</sup>.

L'opposition introduite par «mais» n'est pas explicitée sans doute par délicatesse, cependant elle se devine: «vous ne ressemblez pas à la Bovary mais vous ressemblez à mon idée première». Il a été frappé par le récit autobiographique de la dame parce qu'il y a reconnu l'œuvre rêvée qu'il a renoncé à composer. Il découvre avec une certaine exaltation qu'il avait «inventé le vrai», que son sujet était bon, méritait d'être traité. La personne qui lui écrit prend alors la dimension d'un personnage littéraire, d'autant plus qu'il ne peut accéder à sa vie que par le truchement du texte de la lettre, si bien que la vie est déjà quelque peu œuvre.

<sup>5</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 30 mars 1857, t. 2, p. 696.

<sup>6</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 26 déc. 1858, t. 2, p. 846.

<sup>7</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 30 mars 1857, t. 2, p. 696-697.

Le récit de la demoiselle avait d'ailleurs de quoi éveiller son intérêt et stimuler le dialogue. Sa vie paraît être une illustration des méfaits du christianisme qui suscitent si souvent la colère de Flaubert: éduquée par «un prêtre fanatique», elle faillit devenir «folle de scrupules religieux», puis chercha dans l'amour «un idéal de perfection impossible à réaliser». Socialiste de cœur, elle héberge des proches dans le besoin, se compose ainsi une famille nombreuse qu'elle qualifie elle-même de «phalanstère», se réfugie dans la religion, espère en la vie éternelle mais se torture d'angoisses en raison d'une impossibilité névrotique de se confesser<sup>8</sup>. Cette vie à la parfaite unité prouve que la religion est responsable du dégoût de la vie terrestre, qu'elle favorise les sentiments de culpabilité et elle fait apparaître les liens étroits qui unissent le christianisme au socialisme utopique, celui de Fourier en particulier, liens que Flaubert ne cesse de dénoncer. Elle le confirme dans sa conviction (perceptible dans le récit de l'éducation puis de la mort d'Emma Bovary) que le mysticisme se nourrit des frustrations sexuelles. Le cas d'Agathe, jeune parente de sa correspondante qui a sombré du mysticisme dans la folie, lui donnera ultérieurement l'occasion de développer cette idée, probablement dans l'espoir de susciter une prise de conscience de la part de la demoiselle, victime des mêmes symptômes, et d'avoir sur elle une action thérapeutique:

Ne voyez-vous pas qu'elles sont toutes amoureuses d'Adonis? C'est l'éternel époux qu'elles demandent. Ascétiques ou libidineuses, elles rêvent l'amour, le grand amour; et pour les guérir... ce n'est pas une idée qu'il leur faut, mais un fait, un homme, un enfant, un amant<sup>9</sup>.

Par ses souffrances, ses insatisfactions, ses malaises, Mlle de Chantepie donne raison à Flaubert dans sa lutte contre toutes les religions et elle lui fournit en outre un riche matériau littéraire.

Souvent il incite sa correspondante à lui écrire de longues lettres. On peut voir là une marque d'intérêt, mais on peut imaginer aussi qu'il espère trouver dans ses confidences de quoi nourrir l'œuvre future. La vie de Félicité présente d'ailleurs un certain nombre de traits communs avec celle de Mlle de Chantepie: déception amoureuse, dévouement entier aux autres, perte d'un neveu pour lequel elle s'est sacrifiée, prise en charge d'un réfugié polonais, mysticisme. Toutes deux vivent dans leurs souvenirs, dans le culte de leurs morts. Félicité conserve pieusement dans sa chambre des objets ayant appartenu à Virginie, Mlle de Chantepie considère celle d'Agathe comme un véritable sanctuaire<sup>10</sup>. Ces éléments sont recomposés dans un

<sup>8</sup> *Ibidem*, Mlle Leroyer de Chantepie à Flaubert, 28 mars 1857, t. 2, p. 694-696.

<sup>9</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 févr. 1859, t. 3, p. 16.

<sup>10</sup> Cf. *Un cœur simple*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 617; G. Flaubert, *Correspondance*, t. 3, Mlle Leroyer de Chantepie à Flaubert, t. 3, p. 136.

ensemble littéraire différent, les deux demoiselles n'appartiennent pas au même milieu mais les détails fournis par la vie de l'aristocrate angevine contribuent à l'effet de réel.

C'est donc le Flaubert, écrivain et penseur qui s'est intéressé en priorité à cette étrange correspondante. Il découvrirait à la fois un personnage littéraire et une confirmation de la justesse de ses options philosophiques. En outre, convaincu que les souffrances de son amie étaient induites par ses erreurs, il va vouloir la «guérir» en l'éduquant, en lui inculquant de nouveaux principes, ce qui lui donnerait le sentiment valorisant d'être utile: «il me semble que si je vivais avec vous je vous guérirais. C'est sans doute de l'amour-propre. Mais je sens que je vous serais utile»<sup>11</sup>. Il est manifeste que dans chaque lettre il cherche à agir sur elle, à l'influencer, la fonction impressive du langage domine, les modalités déontiques l'emportent, les impératifs, les présents de vérité générale se multiplient. Les phrases souvent brèves, construites en parataxe, prennent l'allure de maximes. Il délivre des leçons de vie: «Travaillez!», «Voulez!», «arrachez-vous de là!», «Voyagez!» répète-t-il inlassablement, mais il essaie aussi de réformer ses conceptions politiques, religieuses et morales:

Au nom du ciel et de la raison surtout, laissez donc là tous les médecins et tous les prêtres du monde et ne vivez plus tant *dans votre* âme et par elle. Sortez! voyagez! Régalez-vous de musique, de tableaux et d'horizons [...]. Ne souffrez pas pour les autres. Allez! c'est une folie... Ce conseil d'égoïste a sa raison en ceci: à savoir que *les autres sont rarement dignes de nous*<sup>12</sup>.

Le ton de l'ensemble de la lettre est fort didactique, la volonté de conviction évidente, les liens logiques sont appuyés, des expressions sont soulignées, les exclamations ponctuent tout le texte, comme si l'auteur voulait insuffler sa volonté à sa destinataire. Quand il aborde la politique il se fait également pédagogue. La longue lettre du 18 mai 1857 est particulièrement habile de ce point de vue. Il prend acte des options politiques de son amie, n'y fait aucune objection, bien qu'un «soit», un peu sec, puisse marquer un certain regret, et il lui conseille des lectures, celle des penseurs utopistes d'abord, convaincu au fond que la lecture de leurs œuvres suffira à les déconsidérer sans qu'il ait besoin lui-même d'intervenir dans le débat:

Je prends un exemple: vous vous préoccupez beaucoup des injustices de ce monde, de socialisme et de politique. Soit. Eh! bien, lisez d'abord tous ceux qui ont eu les mêmes aspirations que vous. Fouillez les utopistes et les rêveurs secs... Vous serez tout étonnée de vous voir changer d'avis, de jour en jour, comme on change de chemise<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> *Ibidem*, 6 avr. 1858, t. 2, p. 804.

<sup>12</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 23 août 1857, t. 2, p. 760.

<sup>13</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 mai 1857, t. 2, p. 717-718.

Cet homme qui se veut dans ses œuvres impartial, qui proclame si souvent son horreur de tous les dogmes, s'instaure soudain maître à penser, révèle qu'il possède des idées très arrêtées, des principes rigides qu'il veut imposer aux autres. Mlle de Chantepie lui apparaît comme un esprit à façonner, à dominer, quelqu'un de plus malléable que Louise Colet ou George Sand, parce que de personnalité plus fragile. Avec ses deux autres amies, George Sand surtout, il est souvent obligé de faire des concessions, de nuancer sa pensée; avec Mlle de Chantepie, il se montre toujours entier, sans nuances, il s'en tient à des idées claires et simples, évitant les contradictions que l'on trouve parfois dans ses autres correspondances. En littérature il combat la tentation de parler de soi, la soumission aux sentiments, enseigne le culte de la forme, l'interdiction de conclure. Il lui livre les recettes d'une œuvre de qualité et n'admet pas qu'il puisse y avoir une approche de la littérature différente de la sienne. En politique il professe la haine de tous les partis, condamne le socialisme et toutes les formes de despotisme, personnel ou populaire: le vocabulaire est alors hyperbolique, chargé de violence:

Je n'ai de sympathie pour aucun parti politique ou pour mieux dire je les exécère tous... J'ai en haine tout despotisme. Je suis un libéral enragé. C'est pourquoi le socialisme me semble une horreur pédantesque qui sera la mort de tout art et de toute moralité<sup>14</sup>.

Dans le domaine religieux il se livre à un pastiche de l'Apologie de Raymond Sebond pour initier sa disciple à son scepticisme. Il tente d'opérer une véritable maïeutique en recourant aussi bien à des interrogations rhétoriques qu'à des ordres péremptoirs: «Soyez donc *plus chrétienne*. Et résignez-vous à l'ignorance»<sup>15</sup>.

On a l'impression que dans cette correspondance l'auteur se libère des contraintes que le choix de l'impartialité lui impose dans son œuvre. Lui qui ne se reconnaît pas le droit de dire ses opinions dans ses romans (tout en concédant cependant qu'il peut les «communiquer», ce dont il ne se prive pas, en particulier dans l'*Education sentimentale*), les proclame avec force dans ses lettres qui lui donnent ainsi le plaisir d'exercer un pouvoir intellectuel. Alors que l'écrivain ne s'autorise qu'à «représenter», l'interlocuteur de Mlle de Chantepie voudrait que son dire se fasse action et l'on sent un certain dépit quand il constate l'inefficacité des ses leçons. «Vous ne voulez pas guérir», répète-t-il à sa correspondante avec amertume<sup>16</sup>. Peut-être est-ce là l'une des raisons de l'étiollement progressif de l'échange: écrire ne sert à rien.

<sup>14</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 30 mars 1857, t. 2, p. 698.

<sup>15</sup> Cf. la lettre du 6 juin 1857, t. 2, p. 731. Toute la page mériterait d'être analysée.

<sup>16</sup> Cf. par exemple lettre du 16 janv. 1866, t. 3, p. 478 et lettre du 24 janv. 1868, t. 3, p. 725.

Compensation à l'impartialité, lieu d'expression des convictions, les lettres à Mlle de Chantepie offrent aussi à Flaubert l'occasion de se confier, ce qu'il ne se permet pas non plus dans son œuvre qu'il souhaite impersonnelle. En lisant la vie de son admiratrice il a certes été stupéfait de trouver incarné l'un de ses projets romanesques, mais il a pu aussi reconnaître bien des traits qui étaient les siens. Elle partage son goût de l'indépendance, sa peur du mariage, son attachement à la mère, son sentiment de solitude, son amour de l'art et de la littérature et même ses troubles psychiques. Ces ressemblances lui sont apparues, dans un premier temps, comme une incitation à la confiance et il évoque même dans ses lettres sa maladie nerveuse, ce qui est extrêmement rare avec les autres correspondants. La lettre du 30 mars 1857 marque un progrès considérable dans l'intimité par rapport à la lettre précédente où il offrait de lui une image sommaire et caricaturale. Le «vous» et le «je» alternent et se confondent, le «moi aussi» qui reviendra si souvent, apparaît pour la première fois et il dévoile à sa destinataire la profondeur de son âme: il lui dit sa peur de l'amour, ses amours imaginaires, son goût de la contemplation, le regard ironique qu'il porte sur le monde, sa familiarité avec la mort, son acceptation du néant, il l'initie à sa philosophie de la vie. Dans les années 1857-1858, il revient bien souvent sur lui-même, il explique comment il a triomphé de la maladie, décrit sa vie avec sa mère et sa nièce, ses goûts de luxe, son caractère d'«ours», sa propension à la mélancolie, son attachement aux choses: Mlle de Chantepie lui ayant confié son chagrin lors de la vente de sa maison, il évoque à son tour les objets qu'elle chérissait, s'exclame, communique avec la nostalgie et le désarroi de son amie:

Combien votre lettre m'a ému avec la description de votre vieille maison pleine de tableaux de famille. Comme cela fait rêver les vieux portraits! Je vous aime pour cet arbre, ce noyer que vous aimez. Pauvre chose que nous! Comme nous nous attachons aux choses!<sup>17</sup>

Assez rapidement cependant les confidences se font plus rares, les lettres plus brèves, le romancier s'en tient aux événements de son existence, ses deuils, l'avancement de ses œuvres, ses voyages à Paris ou dans le Puy de Dôme, ses lectures, comme si les confidences et les lamentations de son interlocutrice l'immunisaient contre la tentation de se complaire dans l'analyse de soi et de ses misères. Consoler quelqu'un produit un effet thérapeutique. C'est un moyen de s'oublier et de dominer ses propres

<sup>17</sup> G. Flaubert, *Correspondance*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 févr. 1859, t. 3, p. 16. Pour d'autres confidences, cf. 18 mai 1857, t. 2, p. 716; 23 août 1857, t. 2, p. 761-762, 23 janv. 1858, t. 2, p. 795; 11 juil. 1858, t. 2, p. 821.



problèmes. Auprès de Louise Colet Flaubert se plaignait souvent de ses problèmes de santé, de la torture infligée par le travail; dans les lettres à mademoiselle de Chantepie, il se montre au contraire fort tonique, comme si le fait de la stimuler, de l'inciter à profiter de la vie le dynamisait lui-même et lui faisait aimer cette vie. Face à elle, il devient presque optimiste! Lui qui a toujours prétendu «escamoter la vie» en arrive à lui conseiller de vivre!: «Intéressez-vous donc à la vie: *memento vivere*. C'était la devise que le grand Goethe portait sur sa montre, comme pour l'avertir d'avoir l'œil incessamment ouvert sur les choses de ce monde»<sup>18</sup>.

Très rapidement cependant, on sent poindre quelque agacement face aux monotones élégies des missives. Dès 1858 on peut deviner qu'à travers une considération en apparence toute personnelle, l'auteur fait la leçon à la dame. Confronté à des difficultés, il est tenté de se plaindre, mais s'interdit de s'attarder sur ses soucis: «A quoi bon vous ennuyer avec le récit de tout cela? Chacun a sa croix. Il est inutile d'en surcharger les autres»<sup>19</sup>. N'invite-t-il pas ainsi sa correspondante à lui épargner le récit de ses innombrables malheurs? Il tarde d'ailleurs de plus en plus à répondre et la plupart de ses lettres s'ouvrent sur des excuses. La complaisance dans la douleur et dans les problèmes, puisqu'elle se charge de ceux des autres, hérisse de plus en plus Flaubert qui accuse sa correspondante de «gratter ses plaies»<sup>20</sup>. A deux reprises l'irritation se fait plus vive et à chaque fois c'est lorsque la demoiselle sollicite des interventions. Il est vrai que la première demande est aberrante, puisqu'elle souhaiterait que le romancier, agnostique, intervienne auprès de la hiérarchie ecclésiastique pour qu'elle soit dispensée de confession! Flaubert refuse en une lettre très sèche le 24 août 1861. En 1868 ensuite, elle le supplie de demander une subvention pour la reconstruction de l'opéra d'Angers qui a brûlé. Il se débarrasse d'elle en quelques lignes ironiques: «ce que je vous conseille, c'est de ne rien faire, car vous n'arriverez à rien... Le mieux est de venir entendre la musique et de laisser là quelque temps votre hôpital, c'est-à-dire tous les gens dont vous êtes chargée»<sup>21</sup>. La dame ayant été fort blessée, il tentera de l'apaiser par une nouvelle lettre mais la distance créée par l'incident sera irrémédiable. Une surprenante intimité de dix ans prend fin, bien que la dernière lettre de Flaubert, à la mort de Sand, soit fort affectueuse et qu'il invite son amie à lui écrire plus souvent, ce qu'elle ne fera pas.

<sup>18</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 15 janv. 1861, t. 3, p. 137.

<sup>19</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 31 oct. 1858, t. 2, p. 838.

<sup>20</sup> *Ibidem*, 8 oct. 1859.

<sup>21</sup> *Ibidem*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 15 juil. 1868, p. 777-778.

Il est indéniable que cette correspondance a eu pour lui des charmes, du moins dans les deux premières années, et qu'il s'était habitué ensuite à ce dialogue. Elle lui permet de se confier, puis, par réaction à ses plaintes, de se guérir de sa propre propension aux lamentations et au pessimisme. Elle lui est apparue comme offrant les caractéristiques d'un personnage littéraire qu'il aurait pu créer mais surtout elle lui a offert une compensation aux frustrations imposées par ses options esthétiques. Homme à la forte personnalité et aux convictions fermes, Flaubert devait souffrir de ne pouvoir s'exprimer dans ses œuvres. Il trahit en effet avec de nombreux correspondants des réactions passionnelles face au monde contemporain, ses haines sont farouches, son ton virulent et l'impartialité semble étrangère à son tempérament. Il use d'un vocabulaire de l'excès: il «hait» «la prêtraille jacobine, Robespierre et ses fils», il traite «le plébiscite, le socialisme, l'internationale», d'«ordures», il «hait» la démocratie, juge le «troupeau» «haïssable»<sup>22</sup>. C'est donc essentiellement un homme de parti pris, irrité par la plupart des options esthétiques, politiques, morales et religieuses de son temps et qui finalement fulmine de s'interdire de les combattre dans son œuvre. Mlle de Chantepie a le mérite de rassembler en elle toutes les erreurs qu'il souhaite corriger: elle croit en une littérature du sentiment, milite pour un socialisme évangélique, se laisse détruire par une foi obscurantiste. Elle lui est donc sans doute apparue comme le terrain privilégié sur lequel exercer sa pédagogie. Elle a éveillé en lui des instincts de Pygmalion et a ainsi révélé, chez cet homme qui rejetait toutes les formes d'autorité, un désir d'influencer et de convaincre, un goût certain de la domination. Elle l'a valorisé en lui permettant d'occuper la place avantageuse du maître face à l'élève. Elle lui a conféré un agréable sentiment de supériorité et c'était une raison majeure de poursuivre l'échange: «Je vous dois de m'être senti, à cause de vous, à la fois meilleur et plus intelligent»<sup>23</sup>, lui avoue-t-il, l'accusant de favoriser sa vanité.

Cette vocation pédagogique refoulée finira par s'exprimer dans l'œuvre. *Bouvard et Pécuchet*, en soumettant à un examen critique l'ensemble des connaissances humaines, en dévoilant l'inanité de toutes les certitudes religieuses, philosophiques et politiques, ainsi que la relativité des connaissances scientifiques, tente de communiquer au lecteur la philosophie nihiliste qu'il avait en vain essayé de promouvoir auprès de Mlle Leroyer de Chantepie<sup>24</sup>.

<sup>22</sup> Cf. respectivement à Michelet, 2 févr. 1869, cl. H.H., t. 3, p. 468; à Sand, 30 avr. 1871, t. 3, p. 640; 8 sept. 1871, t. 4, p. 40.

<sup>23</sup> G. Flaubert, *Correspondance*, à Mlle Leroyer de Chantepie, 26 déc. 1858, t. 2, p. 846.

<sup>24</sup> C. Digeon, dans *Dernier Visage de Flaubert* compare ce dernier roman à une dissertation philosophique dans laquelle l'auteur cherche à démontrer une thèse. Cf. p. 129.

*Christine Queffélec*

**LISTY FLAUBERTA DO PANNY LEROYER DE CHANTEPIE:  
PRZYCZYNY KORESPONDENCJI**

Przedmiotem artykułu jest długoletnia korespondencja między Gustawem Flaubertem a nieznaną, prowincjonalną pisarką. Autorka zastanawia się nad przyczynami, dla których sławny pisarz rozpoczął i kontynuował wymianę listów z panną Leroyer de Chantepie. Zaczyna od przedstawienia poszczególnych faz owej korespondencji, co pozwala jej na określenie motywów, jakie kierowały Flaubertem. Na pierwszy plan wysuwają się kwestie literackie: charakter, zainteresowania i styl życia panny de Chantepie dostarczały pisarzowi bogatego materiału na ewentualną powieść. Następnie autorka przeprowadza analizę tematyki i tonu listów uzasadniając przyjemność, jaką dawały Flaubertowi zarówno lektura listów otrzymywanych od jego korespondentki, jak i odpowiadanie na nie. W pierwszej fazie znajomości pisarz był przeświadczony o wpływie, jaki mógłby wyrzucić na przekonania i tryb życia panny de Chantepie. Świadczą o tym liczne fragmenty jego listów o charakterze wybitnie dydaktycznym. Cieszyła go również możliwość otwarcia się przed swoją korespondentką i wyjawienia głęboko skrywanych myśli. Po pewnym czasie wątek ten przestał jednak mieć dla niego znaczenie. Gdy w dodatku okazało się, że jego nauki nie przynoszą oczekiwanego efektu, Flaubert stracił zainteresowanie dalszą korespondencją, co spowodowało jej stopniowe wygaśnięcie.